

## S'autoriser la psychanalyse est un acte politique ?<sup>1</sup>

### 1) Politique et psychanalyse dans la cuisine ?

Quand j'étais enfant, les jours de fêtes qui réunissaient une partie de la famille élargie autour d'un repas, rimaient pour moi avec le plaisir renouvelé de pouvoir passer successivement d'un monde à un autre en l'espace de quelques mètres. Il suffisait pour cela d'aller et venir du salon à la cuisine et vice versa. D'une pièce à l'autre l'ambiance était toute différente. Dans le salon, baignés par la fumée des cigarettes, les hommes parlaient à voix forte, un verre à la main, de leur sujet de prédilection qui provoquait parfois des accrochages plus ou moins contrôlés : Ils parlaient de la politique, et je crois que ce qui m'intéressait le plus était de savoir qui allait emporter le morceau. Dans la cuisine l'atmosphère était souvent riieuse et chaleureuse, les odeurs plus sympathiques, les femmes entre elles s'occupaient tranquillement en se parlant de tout ce qui faisait leurs vies et celles des autres, elles avaient toujours des tas d'histoires à se raconter. Elles s'écoutaient, et moi aussi je les écoutais avec beaucoup de curiosité parce que ça m'apprenait énormément de choses sur à peu près tout de nos vies présentes et passées ; c'était l'endroit et le moment où je pouvais faire des liaisons entre toutes les choses que mes oreilles d'enfant avaient récolté par-ci par-là, je pouvais reconstruire les histoires de la vie que je m'étais faites (j'avais oublié que ça m'occupait depuis si longtemps). J'aimais particulièrement ce long moment d'avant le repas qui allait ensuite réunir tout le monde, mais que je trouvais souvent ennuyeux, parce que j'y apprenais moins de choses et que c'était moins drôle, le ton n'y était plus.

Aujourd'hui encore, dans quelque maison que ce soit qu'il m'arrive d'être en villégiature, je retrouve souvent cette ambiance dans sa cuisine. Qu'il y ait ou non un repas à préparer, c'est encore souvent l'endroit propice à la rencontre entre les uns et les autres, et particulièrement entre les femmes ; la parole se met à circuler, les histoires se racontent, on y parle de tout, jusqu'à ce que quelqu'un fasse cette remarque que c'est quand même étonnant que ce soit toujours dans la cuisine qu'on s'installe pour parler.

Alors, est-ce qu'il est utile et judicieux de parler de la cuisine ? De ce qu'on y prépare, de ce qu'on y fait et de ce qu'on y dit ? Ou, pour dire les choses autrement, peut-on parler de notre association Patou quand on évoque la question des rapports entre psychanalyse et politique ? Faut-il seulement en rester au salon où l'on cause, où même gagner la salle à manger pour y déguster ensemble ce que les uns et les autres auront mitonnés dans un menu souvent copieux et raffiné ? L'une des chances de Patou c'est que la cuisine est assez souvent ouverte et qu'on peut venir y mettre son grain de sel, qu'on soit simple commensal, jeune ou vieux marmiton, ou chef toqué à trois étoiles dans le Michelin local de la psychanalyse : Manger est un acte politique, avant d'être le lieu de tous les troubles des conduites contemporaines, et ce n'est pas forcément d'avoir la bouche pleine qui empêche de parler.

---

<sup>1</sup> Ce texte est volontairement assez désordonné, sa vocation étant d'essayer d'introduire des questions sans y répondre.

## 2) Prémisses ?

*« Le trop célèbre et trop ressassé précepte de Wittgenstein, « ce dont on ne peut parler, il faut le taire », indique bien que, puisqu'il n'a pu en l'énonçant s'imposer silence à lui-même, c'est qu'en définitive, pour se taire, il faut parler. Mais de quelles sorte de Paroles ? » Maurice Blanchot<sup>2</sup>*

Comment s'articulent Politique et Psychanalyse ? Comment interroger ces articulations ? D'une certaine manière l'une et l'autre pourraient tout à fait s'ignorer superbement, et nous savons les mettre à distance respectable la plupart du temps dans nos pensées. Et puis il y a les incursions plus ou moins visibles et plus ou moins prononcées d'un champ dans l'autre. Des politiques peuvent venir questionner des psychanalystes, sur la politique mais aussi sur la psychanalyse... Des psychanalystes s'intéressent aux politiques, à la politique, certains faisant même de la psychanalyse appliquée à la politique, voire aux politiciens...

Mais il y a aussi des champs plus resserrés, plus précis et moins évitables. Les analystes qui s'associent pour travailler ensemble ne tardent pas à être confrontés aux enjeux politiques des fonctionnements associatifs ou scolaires qu'ils activent. Se précisent les questions de la politique de la psychanalyse (et du psychanalyste, et des psychanalystes) : Psychanalyse en intention, psychanalyse en extension ? Transmission de la psychanalyse ? Formation du psychanalyste ? Questions donc plus aiguës (de par leur tranchant) qui nécessitent un travail pour poser la situation de la psychanalyse. Questions qui vont se renouveler avec les injonctions que vient poser le politique par l'intermédiaire de l'état : Par exemple la question de la reconnaissance professionnelle du psychanalyste, l'inclusion ou l'exclusion de la psychanalyse et des psychanalystes de l'appareil sanitaire... : Série non exhaustive de questions qui semblent induites ou forcées par la pression du politique, mais qu'on peut aussi identifier comme expression de la Doxa et/ou de la gouvernementalité comme l'identifiait M. Foucault.

Depuis le national-socialisme nous savons tous l'horreur incommensurable dont est capable l'humanité, bien au-delà du diagnostic freudien. Horreur qu'on pourrait tout aussi bien qualifier d'horrible jouissance de la destruction mécanique de son prochain. Je crois qu'on ne sait pas si cette horreur fût une réponse en écho ou une illustration sidérante de l'a-perception du vide infini que l'antisystème capitaliste a substitué à toute perspective transcendante de l'humanité.

Depuis cette catastrophe – qui se réactive sans cesse en reproduisant à minima des cohortes d'individu exterminés ou en voie de l'être – la pensée s'élabore sur ces deux cheminements<sup>3</sup> différents que sont la philosophie et la psychanalyse. Chemins qui se croisent et se décroisent, et ce n'est donc pas tout à fait par hasard qu'à partir des années cinquante, et la philosophie, et la psychanalyse se sont toutes deux séparément et mutuellement questionnées au point de se renouveler au prix de fractures et d'exclusions parfois violentes. Violences au sens où il s'agit bien de questions de vie et de mort : Violence de vie car l'effervescence de la pensée y fût conséquente<sup>4</sup>, Violence de mort car y succède aujourd'hui

---

<sup>2</sup> La communauté inavouable. Minuit Ed.

<sup>3</sup> Chemins qui ne mènent nulle part ? Cf. M. Heidegger et/ou R. Char

<sup>4</sup> Voir par exemple le très complet livre de F. Dosse « Histoire du structuralisme » (L découverte Ed.), ou la revue « Confrontation » (Aubier Ed.)

le silence pesant de l'efficacité technique y compris dans le vaste de domaine des sciences dites humaines<sup>5</sup>. Et nous voyons bien que justement ces questions de la vie et de la mort sont devenues très délicates à poser dans nos sociétés actuelles<sup>6</sup>, non pas parce qu'elles seraient problématiques mais bien plutôt parce qu'elles ne sont justement plus problématisables, parce que non consensuelles, parce que non articulable autour d'une figuration d'une « Autreté » symbolique, plutôt qu'altérité.

### 3) Précautions ou précisions?

*« (Freud) modifie le « genre » historiographique en y introduisant la nécessité pour l'analyste, de marquer sa place (affective, imaginaire, symbolique). Il fait de cette explication la condition de possibilité d'une lucidité, et il substitue au discours « objectif » (celui qui vise à dire le réel) un discours qui prend figure de « fiction » (si par fiction on entend le texte qui déclare son rapport avec le lieu singulier de sa production). » Michel de Certeau<sup>7</sup>*

De quoi parlons-nous quand nous en appelons à « l'analyste » dans nos divers échanges sur ce sujet ? Il me semble que cette nomination fait sans cesse référence, et parfois de façon confuse, à au moins deux significations qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler même si ça ressemble à une évidence. Parce qu'il me semble que poser cette distinction est plus que nécessaire au sens où justement elle peut tenir lieu d'une caractéristique de la psychanalyse dans ce qu'elle a/est de paradoxal et duplice à la fois, vis-à-vis des psychothérapies (de quelque type qu'elles soient) par exemple.

« L'analyste » peut ainsi signifier une position, une situation, une fonction, qui a été décrite, imagée, avec un certain effort de précision par Lacan<sup>8</sup> avec notamment ce qu'il a produit comme concept au titre de « discours », et plus particulièrement avec la problématique des quatre discours dont « le discours de l'analyste » fait partie.

« L'analyste » étant aussi (par ailleurs ?) celui qui, à partir de ce titre (annoncé ou pas<sup>9</sup>), se propose d'exercer l'analyse pour un autre qui le lui demanderait, et qui entre dès lors de plein pied dans la communauté analytique (qu'il s'y inscrive par un acte d'adhésion à une association de pairs ou pas).

Dire que ces deux nominations, dans ces deux registres différents, ne se recouvrent pas continuellement (loin s'en faut fort heureusement) ressemble à un truisme, sauf à entrer dans un processus d'idéalisation extrême qui s'opère parfois à l'aide d'un clivage on ne peut plus consistant. Ce que j'avance a donc bien l'allure d'une platitude mais reflète quand même en partie la hauteur parfois vertigineuse des débats sur le sujet.

Pour ma part, il y a donc l'analyste (en tant que fonction) qui ne peut l'être qu'à temps très partiel dans la cure (qui ne tient pas son nom des standards formels avec lesquels

---

<sup>5</sup> Comment faut-il nommer les autres ? Seraient-elles plus inhumaines ?

<sup>6</sup> Société où les actes sont privilégiés par rapport à la pensée, comme si cette dernière ne pouvait faire acte.

<sup>7</sup> M. de Certeau : « Histoire et psychanalyse, entre science et fiction » Gallimard Ed.

<sup>8</sup> Entre autres théoriciens de la pratique de l'analyse ; la signification sera différente pour Bion par exemple

<sup>9</sup> « L'analyste ne s'autorise que de lui-même »... (le « et de quelques autres », ajouté après-coup, semble souvent fonctionner comme un désaveu de cette proposition en venant justement proposer l'illusion d'une garantie possible à l'autorisation... c'est dire l'ampleur de la méprise que peut toujours susciter cette assertion : L'autorisation que l'analyste ne peut trouver que de lui-même (l'analyste, et non la personne) n'est peut-être pas du genre auto-déclarative, qui justifierait bien évidemment des garanties... de formation. A ce titre, le futur diplôme/certificat de psychothérapeute n'est donc pas loin de répondre à une attente (avouée ou non) dès lors qu'on s'évertue à ne pas entendre la portée de cette proposition effectivement provocante, au sens étymologique du terme)

on la dessine habituellement), et par ailleurs, les psychanalystes (les praticiens patentés, déclarés, inscrits ou pas mais potentiellement aptes) qui peuvent bien s'exprimer dans/sur le champ social/politique, et qui, s'ils le font au nom de leur état de praticiens de l'analyse, se rangent immédiatement (qu'ils le veuillent ou non ne change rien à l'affaire) dans la cohorte des experts (les techniciens d'un savoir). Nous ne sommes pas ici dans l'éventualité d'un sujet supposé savoir, mais dans la possibilité d'un individu sachant quelque chose et qui s'en sert: cette distinction n'a pas à conduire à un jugement de valeur, mais elle amène en revanche à préciser qui parle et au nom de quoi.

#### 4) Développements

Quand Michel Foucault (dont on connaît le rapport très ambivalent qu'il a entretenu avec la psychanalyse) débute l'un de ces derniers cours (celui sur « L'Herméneutique du Sujet<sup>10</sup> ») il se fonde de ce qui s'énonce dans la philosophie antique grecque sous la forme du « Souci de Soi ». Au fur et à mesure de son cheminement<sup>11</sup> dans l'histoire de cette pensée philosophique péri et post – platonicienne, puis latine, il va devoir opérer ce détour de pensée qu'elle avait fait avant lui : Celui de constater que le « souci de soi » (consubstantiel d'un « Connais-toi toi-même ! » qui en serait la version quelque peu réductrice<sup>12</sup>) se précède forcément du « souci de l'autre ». Autre manière – si je puis dire – de se rendre à ce constat fondateur qu'il n'y a de soi qu'à partir de l'autre. Et on peut bien entendre cet « à partir de l'autre » dans toutes les occurrences supplémentaires qu'il permet<sup>13</sup>. Et d'ailleurs Foucault ne se gêne pas pour le faire dans ce cours public, en nous montrant que s'il y a bien une différence majeure entre les modes de subjectivations antiques et modernes, celle-ci réside dans la réelle précarité de ce qui fonde ces derniers.

*« Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite parce que ça s'est produit petit à petit, mais c'est devenu une évidence aujourd'hui: je suis dans le monde maintenant, ça m'intéresse...je fais attention aux autres, j'aime bien leur compagnie...Avant il y avait mes problèmes et les autres m'ennuyaient. »*

C'est à peu de chose près ce qu'un homme dit après quelques temps d'entrée en analyse. Un homme qui ne savait rien de la psychanalyse lorsqu'il sonnait à ma porte, hormis qu'il souhaitait rencontrer un psychanalyste parce qu'il pensait que celui-ci pourrait peut-être l'écouter autrement. Les symptômes qui l'avaient amené, semblaient bien loin de ce qu'il constatait donc ce jour là : à dire que quelque chose s'était réellement modifié dans son rapport mondain, quasiment à son insu.

Alors au-delà de cette illustration, presque banale mais non négligeable, peut-on avancer que l'analyse (que l'expérience de l'analyse) pourrait modifier plus ou moins durablement le rapport de l'individu au monde ?

Je pense – et je le crois – qu'il serait bien difficile de ne pas répondre oui à cette question. Je crois même qu'il pourrait difficilement en être autrement, et qu'à tout dire de ma pensée, c'est probablement inévitable pour autant qu'il se soit produit « de l'analyse » durant cette cure.

---

<sup>10</sup> Cours au Collège de France : 1981 – 1982, Gallimard – Seuil (il meurt en 1984)

<sup>11</sup> Dans lequel il cherche d'abord l'émergence, puis la déclinaison historique, du rapport du sujet avec la vérité

<sup>12</sup> Le « souci » ayant d'autres dimensions que la seule connaissance

<sup>13</sup> A partir de la reconnaissance de l'autre, de son altérité... mais aussi quitter l'autre, se séparer de l'autre, etc.

Mais je crois aussi – et c’est toujours du domaine de la foi – que cette modification, cette inflexion, cette altération du rapport mondain, ne peut certainement pas être un but, une visée, de la psychanalyse ; ça ne peut être – je pense – qu’une conséquence indécidable et incalculable de la cure.

Et c’est pour moi, tout à fait du même ordre que cette autre conséquence possible (mais tout aussi incalculable et indécidable) de la psychanalyse (mais en est-ce bien une autre ou est-ce la même ?) qu’on nomme à juste titre du terme de « guérison ». Une conséquence qui viendrait « de surcroît » comme il a été noté en son temps.

Maintenant, il faudrait certainement remettre en discussion cette expression souvent galvaudée<sup>14</sup> selon laquelle « la guérison ne serait là que de surcroît ». Il faudrait la remettre en discussion parce qu’il me semble que celle-ci ne veut pas dire que cette conséquence serait un bonus, que la guérison ça serait un lot en plus, mais bien plutôt qu’elle ne peut pas arriver autrement...autrement que comme une conséquence presque indirecte, presque involontaire, voire quasi contingente, pour ne pas dire « supplémentaire » au sens où Derrida emploie ce terme.

Et disant cela je ne peux donc que dire que l’analyste<sup>15</sup> est effectivement différent du psychothérapeute<sup>16</sup> (patenté ou pas) même si cet analyste peut bien être aussi psychothérapeute à certains moments, mais là encore, de surcroît.

Et pour avancer encore un peu plus loin dans la réflexion, dans ce qu’il faudrait certainement développer, je dirais que ce qui vient fonder la laïcité de l’analyse, de l’analyste, ce sont justement aussi les raisons qui peuvent rendre compte du fait que ces effets de modification du rapport mondain (et/ou de guérison) ne viennent à se produire « que de surcroît », pendant ou après la cure<sup>17</sup>.

Alors oui, je crois que la psychanalyse peut modifier plus ou moins sensiblement le rapport de l’individu au monde ; et, oui il est nécessaire et judicieux de souligner l’apatride ou l’exil de l’analyste, de l’état, de la situation, et de la position de l’analyste<sup>18</sup>.

Etat d’apatride ou d’exil qui conduit à faire ce constat que, contrairement à ce que toute communauté peut bien avancer ou déclarer (y compris bien entendu les communautés d’analystes), celle-ci ne se fonde que de l’exil de ceux qui la composent. Le problème avec la communauté des exilés, c’est qu’elle n’aura de cesse que de tendre à réduire cet exil, et par la même occasion les exilés aussi<sup>19</sup>. Ainsi, toute communauté d’analystes<sup>20</sup> se fonde aussi

---

<sup>14</sup> Galvaudée parce qu’elle va être reprise pour servir à contrecarrer la découverte que la psychanalyse permet, au sens où la psychanalyse serait une pratique de « découverte ».

<sup>15</sup> Retour aux précautions ou précisions

<sup>16</sup> Qui a pour objectif la guérison du malaise comme son nom l’indique. En précisant, si cela était nécessaire, que « L’idée de guérison » (Titre d’un numéro de la Nouvelle Revue de Psychanalyse qui ouvre assez bien la question) ne se limite pas à une santé retrouvée indemne.

<sup>17</sup> En 1968, Lacan concluait le congrès de l’EFP à Strasbourg (qui avait pour intitulé « Psychothérapie et psychanalyse ») par cette proposition : « S’il arrive qu’on puisse donner cette distinction entre psychothérapie et psychanalyse... C’est qu’une psychothérapie est un tripotage réussi, au lieu que la psychanalyse, c’est une opération dans son essence vouée au ratage. Et c’est ça qu’est sa réussite... » Ce qui n’était pas à entendre comme une simple opposition terme à terme à l’aune d’une échelle de valeur quelconque, mais plutôt comme une distinction épistémique : La psychothérapie ayant un objet (idéalement atteignable) alors que la psychanalyse a un sujet (lieu du ratage). Ces deux situations différentes pouvant bien se croiser de plusieurs manières, elles n’en font pas moins appel à des conceptions différentes du rapport du sujet à la vérité comme peut l’illustrer la citation de Michel de Certeau en exergue de mon propos.

<sup>18</sup> Référence faite ici tour à tour aux deux textes introductifs à nos débats, de Jean Cooren et Daniel Weiss

<sup>19</sup> Toute communauté secrète et cultive les armes de son auto-immunité. (Cf. R. Esposito : « Communauté, Immunité, Biopolitique. *Repenser les termes de la politique.* », Les prairies ordinaires Ed.)

<sup>20</sup> Et il n’y a pas de raison de croire que l’association Patou, qui n’en est apparemment pas une, pourrait échapper à la règle.

(pas seulement bien entendu) d'une mise en danger de la psychanalyse, et l'histoire des sociétés d'analystes et de leurs productions le montre sans ambiguïté aucune<sup>21</sup>. Il faut sans cesse renouveler l'exil pour ne pas céder à l'arraisonnement, ce qui pose la question difficile des institutions psychanalytiques s'il en est, et en particulier la question délicate de la formation de l'analyste. « Quelle formation au-delà de l'analyse reste cohérente avec celle-ci et n'efface pas le mouvement d'ouverture qu'elle instaure ? »<sup>22</sup>. Autrement dit : Comment penser l'exil ? Comment offrir asile à la pensée de l'exil sans la réduire au silence ?

## 5) Autres développements

Au cours d'une séance, un analysant s'interrompt dans son propos pour me dire ceci : « je viens de comprendre, que vous n'attendez rien de moi ». Cette remarque (aussi fugace que lumineuse) indiquait qu'il venait d'éprouver une différence entre deux mondes : celui de la connaissance (au nom duquel il parlait régulièrement à son analyste) , et celui du savoir (au nom duquel il venait de m'<sup>23</sup>adresser la parole). Une brèche s'était produite dans son discours, et il me semble que s'il est possible, après-coup, d'indiquer une des visées (s'il en est) de la cure analytique, ce serait, en l'occurrence, celle de pouvoir mettre en place les conditions nécessaires et suffisantes pour que ce genre de brèche puisse répétitivement se faire jour. Cette brèche était une brèche de discours, c'est dire que c'est un changement de discours qui s'était produit là ; et ceci illustre assez bien, me semble-t-il, que « le discours de l'analyste » est bien, en tant que discours (au même titre que les trois autres décrits), une modalité particulière d'agencement du sujet avec ces trois modes de relation au monde que sont la connaissance, le savoir et la vérité. Permettre l'arrivée de cette brèche dans le discours dans lequel se prend l'analysant (l'un des trois autres souvent à tour de rôles), c'est lui permettre de se découvrir dans ce quatrième type de lien.

Il est évident – et je ne vais pas m'attarder là-dessus parce que le texte de Daniel Weiss est très complet sur ce point – il est évident que de mettre en place les conditions pour que se produise ce genre d'accident de discours<sup>24</sup> ne préside pas aux buts explicites et implicites des psychothérapeutes. Et d'ailleurs, rabattre l'analyse à ce seul trait de différence serait déjà en faire une psychothérapie parmi les autres.

Je veux dire par là qu'il est probablement structurellement impossible à l'analyste de dire ce qu'il attend (hormis d'analyser). Cet analysant ne croyait pas si bien dire : « Vous n'attendez rien...(de moi) ». Pour dire les choses autrement, cet analysant venait de se confronter au fait que la seule possibilité pour le désir de s'exprimer, c'est de passer par une demande, et qu'en l'occurrence à ne rien lui demander, mon désir (d'analyste) en devenait d'autant plus énigmatique pour lui.

Pourquoi/comment l'analyse peut nous conduire à un changement de notre rapport mondain ? Sans refaire une théorie de la cure et pour reprendre l'exemple du trajet inattendu de Foucault, il est difficilement concevable qu'une modification du rapport à soi-

---

<sup>21</sup> Voire à ce sujet : « Etats d'âme de la psychanalyse » de J. Derrida, Galilée Ed.

<sup>22</sup> J. P. Bauer, « Un itinéraire », Etudes Freudiennes N°25

<sup>23</sup> le M apostrophe étant là pour l'analyste qui disparaît... quand on s'en sert

<sup>24</sup> Accident de discours qu'il est aussi possible se représenter comme un acte disjonctif : L'analyse est une pratique de la déliaison, elle prend effet à disjoindre des représentations qui sont pour le moins attachées. A ce titre, la psychanalyse n'est pas une pratique consensuelle et ne fera donc jamais partie des « bonnes pratiques ». Si, en revanche, l'analyse permet au sujet de produire un certain accord, c'est au sens musical qu'il faut l'entendre : Pour produire un accord, il y faut frapper plusieurs notes différentes qui font entendre un nouveau son. Donc, l'accident de discours peut révéler un discord et à partir de là peut se produire un nouvel accord, une nouvelle pensée.

même (et d'abord à son moi) ne s'accompagne pas d'une inflexion du rapport à l'autre, à tous les autres et à l'Autre. Et ceci n'est pas secondaire à une éthique du bien même si cette inflexion du rapport aux autres, et à soi-même, peut conduire à une autre manière de se débrouiller avec l'Autre et donc avec son désir. Il est même possible qu'à partir de là ça puisse conduire à modifier l'idée qu'on peut avoir de la notion de responsabilité, et donc de la responsabilité de l'autre une fois qu'on s'est aperçu que « la guerre civile est en chacun de nous <sup>25</sup> ». C'est possible, mais là encore ça n'est pas une fin.

Prendre connaissance<sup>26</sup> de l'insensé qui nous traverse et traverse le monde, est-ce que ça ne nous rendrait que plus sensé ? Parce que voilà, il me semble que la psychanalyse – et c'est aussi ce sur quoi peut bien s'appuyer en partie ce que nous pouvons aborder au titre de « politique de la psychanalyse » - peut nous conduire à tout à fait autre chose que de la connaissance et même que du savoir, ayant posé que savoir et connaissance ne sont pas du même registre. Et je vais revenir à Foucault et à son cours sur « L'herméneutique du sujet » dans lequel il pose une question qui ouvrait déjà ce qui nous occupe en partie aujourd'hui :

*« L'idée d'une position de classe, d'effet de parti, l'appartenance à un groupe, l'appartenance à une école, l'initiation, la formation de l'analyste, etc. : tout ceci nous renvoie bien à ces questions de la condition de la formation du sujet pour l'accès à la vérité, mais on les pense en termes sociaux, en termes d'organisation. On ne les pense pas dans le tranchant historique de l'existence de la spiritualité et de ses exigences. Et en même temps d'ailleurs, le prix payé pour transposer, pour rabattre ces questions « vérité et sujet » sur des problèmes d'appartenance (à un groupe, à une école, à un parti, à une classe, etc.), le prix payé ça a été bien entendu l'oubli de la question des rapports entre vérité et sujet.*

*Et il me semble précisément que ce qui fait tout l'intérêt et la force des analyses de Lacan, c'est précisément ceci : c'est que Lacan a été, me semble-t-il, le seul depuis Freud à vouloir recentrer la question de la psychanalyse sur cette question précisément des rapports entre sujet et vérité. C'est-à-dire que, dans des termes qui sont bien entendu absolument étrangers à la tradition historique de cette spiritualité, que ce soit celle de Socrate ou de Grégoire de Nysse, et de tous leurs intermédiaires, dans des termes qui étaient ceux du savoir analytique lui-même, il a essayé de poser la question qui est historiquement, proprement spirituelle : la question du prix que le sujet a à payer pour dire le vrai, et la question de l'effet sur le sujet du fait qu'il a dit, qu'il peut dire et qu'il a dit le vrai sur lui-même.*

*En refaisant resurgir cette question, je crois qu'il a effectivement fait resurgir à l'intérieur même de la psychanalyse la plus vieille tradition, la plus vieille interrogation, la plus vieille inquiétude de cette epimeleia heautou<sup>27</sup>, qui a été la forme la plus générale de la spiritualité. Question bien sûr, et je ne la résoudrai pas : est-ce qu'on peut, dans les termes mêmes de la psychanalyse - c'est-à-dire tout de même des effets de connaissance - poser la question de ces rapports du sujet à la vérité qui, du point de vue en tout cas de la spiritualité et de l'epimeleia heautou, ne peut pas, par définition, se poser dans les termes mêmes de la connaissance ? »<sup>28</sup>*

Alors ? Alors, l'analyse de Foucault tout au long de ces trois paragraphes est tout à fait intéressante et certainement visionnaire à cette époque, et la question qu'il pose à la fin de cette citation est des plus pertinente. A ceci près, et c'est bien là le rapport ambivalent de

---

<sup>25</sup> Adnan Houballah : « Le virus de la violence », A. Michel Ed.

<sup>26</sup> Et la connaissance est bien le lieu de l'une des plus efficaces résistances à l'expérience de l'analyse

<sup>27</sup> Le Souci de soi

<sup>28</sup> L'herméneutique du sujet, op. cit.

Foucault à la psychanalyse, qu'il nous montre de fait qu'il range d'emblée – malgré les grandes qualités qu'il reconnaît à la pensée de son contemporain – la psychanalyse dans la même catégorie que la psychologie en avançant que les termes de la psychanalyse sont « tout de même des effets de connaissance » ce qui ruine d'avance tout questionnement des rapport du sujet à la vérité alors qu'effectivement c'est bien en cet endroit qu'elle s'écarte tout à fait du souci de la psychologie (à visée thérapeutique ou pas). Une psychologie dont il va nous montrer par ailleurs comment elle va tendre à réaliser une nouvelle formulation des dispositifs de pouvoirs de ce qu'il a nommé biopolitique et qui semble bien de toute actualité. Le cours dans lequel il aborde clairement ce sujet n'a pas fait l'objet d'une publication, mais il est lisible ou écoutable pour ceux qui le désirent vraiment, j'en terminerai donc avec une citation de J. M. Landry, un des chercheurs qui s'en est donné la peine :

*« Le cours Du gouvernement des vivants<sup>29</sup> n'est pas une leçon d'histoire. En rouvrant les traités des premiers théologiens de l'ère chrétienne, Foucault fait bien plus que révéler la vieille mécanique de l'aveu chrétien : il lève le voile sur un dispositif de pouvoir qui, aujourd'hui, s'actualise à travers l'interrogation psychologique.*

*La psychologie, nous montre Foucault, n'est pas bien inventive. Elle n'a fait que transposer, dans un cadre nouveau, le rapport qui s'est noué entre l'aveu et l'obéissance dans les premiers monastères. Tout comme le sujet chrétien, le sujet de la psychologie se perçoit comme un texte à déchiffrer. Et puisque le chemin sensé le conduire à sa vérité secrète est obstrué par le doute, il doit se plier à une figure d'autorité.*

*La psychologie est donc traversée par la politique. Par le truchement de l'aveu qu'elle requiert, elle contribue à réformer et à produire des sujets obéissants, dociles, malléables. En un mot, gouvernables. Là où le christianisme primitif instaurait une dépendance envers le maître, la psychologie inaugure une dépendance vis-à-vis de l'expert. Qui s'étonnerait, dans ces conditions, qu'un nombre grandissant de conduites politiques (irrespect, indiscipline, révolte) se trouvent désormais encodés comme des problèmes de nature psychologique (délinquance, hyperactivité, trouble de comportement). »<sup>30</sup>*

A cette lecture (qui justifierait nombre de commentaires et de questions) on se rend bien compte à quel point la distinction de l'analyste et du psychothérapeute est lourde de tout ce qu'elle véhicule, et que ça n'est pas du tout une simple histoire de cuisine interne où quelques toqués se disputent la vérité de l'art culinaire. Le problème qui se fait jour avec de plus en plus d'empressement n'est pas de la défense et/ou de l'illustration de la psychanalyse, il est bien plus préoccupant et plus vaste. La voie (voix ?) d'abord de la situation de la psychanalyse est aussi une des entrées possibles à une discussion qui est bien d'ordre politique, s'il est bien possible de la poser en ces termes.

---

<sup>29</sup> Michel Foucault, Cours au Collège de France, 1979-80, Inédit (mais écoutable en grande partie sur le site web de l'IMEC)

<sup>30</sup> J. M. Landry, Généalogie politique de la psychologie, Raisons politiques 2007/1 N°25



## 6) Addenda (après le bulletin 135)

« *Le temps (αιων) est un enfant qui pousse des pions : royauté d'un enfant* »<sup>31</sup>

Les choix politiques (posés comme tels ou non) qui conduisent le monde et nourrissent l'histoire ne se font pas seulement au nom de rationalités exposées, inventoriées, ou même simplement connues de ceux qui pensent les mettent en actes. Il y a même de fortes chances que dans ce champ comme dans tous les autres où l'homme social intervient, la surdétermination et l'ambivalence soient reines. L'Histoire, « avec sa grande hache<sup>32</sup> », ne s'écrit qu'après-coup, et elle n'a d'ailleurs (ou d'ici) toujours pas terminé de s'écrire et de se raconter puisqu'elle aussi restera dans l'ignorance de ce qui la mène et la construit. Elle ne collige pas des événements mais tente d'analyser ce qu'ils produisent et ce qui les articule : lectures ou visions (*Anschauung*<sup>33</sup>) par essence multiples et inachevées autant qu'intemporelles<sup>34</sup>.

Tout ceci peut faire penser à « l'historicisation » qu'ouvre le trajet de la cure analytique, sachant bien que cette « historisation » singulière qui s'écrit entre un analysant et son analyste, ne se fait elle aussi qu'au prix de l'effacement d'autres réelles fictions historiographiques toujours/jamais à venir. La vérité est fictionnaire au sens où le rapport du sujet à la vérité n'est pas celui d'une incapacité ontologique mais celui d'un impossible. Cette vérité est insaisissable et c'est bien ce qui peut saisir un sujet à sa grande surprise dès lors qu'il parle vrai(ment).

De cela est-il possible, serait-il possible, d'en tirer un enseignement singulier et/ou collectif quant à notre appréhension d'une lecture du monde ? Si oui, cette lecture a-t-elle des chances d'être autre chose qu'une nouvelle *Anschauung* (autre nom pour une autre fiction) ?

Que le discours patent du politique (du pouvoir ? du maître ?) laisse à penser qu'il s'accompagne d'un envers et analogon latent, relève autant de la psychologie post freudienne que de la psychanalyse appliquée, voire tout simplement du politique lui-même qui n'est jamais très éloigné du paranoïaque. Freud est allé un peu plus loin et était certainement aussi lecteur du Nietzsche qui annonçait que « les idées qui mènent le monde s'avancent à pas de colombe. »

Ces idées qui mènent le monde, qui s'avancent sans bruit et sans fureur, et qui sont sans doute surdéterminées elles aussi, semblent bien inattribuables à une identité quelconque sauf à les considérer comme constituante même de notre humanité, seraient-elles immondes. Au service de qui et de quoi se tient la gent politique et ses pratiques de « gouvernementalité », sinon de ces idées non formulées en tant que telles, et pourtant sans cesse activées à notre insu même, dans notre quotidienneté la plus élémentaire. À côté du travail de Michel Foucault et de ces successeurs<sup>35</sup>, je renvoie ici, par exemple, aux travaux de psychanalystes comme ceux de Jacques Félician<sup>36</sup> sur le concept de « servitude volontaire » et ceux de Jean Richard Freyman<sup>37</sup> sur « la déshumanisation » et sur « la férocité ».

---

<sup>31</sup> Héraclite (Fr. 52)

<sup>32</sup> Georges Perec

<sup>33</sup> *Anschauung* en allemand signifie aussi idéologie

<sup>34</sup> αιων : « Aion » qui dans la langue d'Héraclite indique le temps qui est sans âge, tel celui de l'inconscient comme le décrira Freud (voir Clémence Ramnoux : « Héraclite, l'homme entre les mots et les choses »)

<sup>35</sup> Comme Giorgio Agamben : « Homo sacer », et Peter Sloterdijk : « La domestication de l'être », par exemple.

<sup>36</sup> Jacques Félician : « Clinique de la servitude volontaire » : Campagne première

<sup>37</sup> Jean Richard Freyman : « Clinique de la déshumanisation » et « Frères humains qui... » : Erés/Arcanes

« *Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie* » remarquait Freud en 1938<sup>38</sup> : aurait-il à cet instant oublié la réelle portée de la découverte que sa rencontre avec Hans Kelsen<sup>39</sup> semble avoir stimulée, si ce n'est provoquée, en 1922? C'est pourtant vraisemblablement à la suite de la lecture par Kelsen de son essai sur la « *Psychologie des foules et analyse du moi* », et la critique<sup>40</sup> qu'il en fera, qu'il va produire, avec la seconde topique, la figure cruelle et omniprésente du Surmoi<sup>41</sup>. Figure, instance, qui peut justement pousser sans cesse au progrès, au dépassement (de soi et des autres), comme à la barbarie la plus déchaînée (envers soi comme envers l'autre) dans le silence glacé de la soumission coupable la plus vile.

La discussion inachevée entre Freud et Kelsen souligne aussi à sa manière qu'il est difficile de maintenir que la psychanalyse serait une affaire privée. Ou, pour le dire autrement, que la psychanalyse serait bien – comme le signifie Foucault à maintes reprises – une pratique du renfermement. Que la cure se déroule aussi dans l'espace intime ne signifie pas qu'elle soit une ascèse et qu'elle se ferait en dehors du monde, et c'est d'ailleurs souvent la difficulté même d'être au monde qui conduit chez le psychanalyste.

Marc Vincent 06/2012

---

<sup>38</sup> S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste », NRF

<sup>39</sup> Qui écrira ensuite la « théorie générale des normes »

<sup>40</sup> H. Kelsen : « Le concept d'état et la psychologie sociale, comportant en particulier un examen de la théorie freudienne des foules », paru dans la revue « Imago » en 1922

<sup>41</sup> Cf. E. Balibar : « Freud et Kelsen, 1922 : L'invention du Surmoi », in la revue « Incidence » n°3